



Bulletin de l'Institut français d'études andines
ISSN: 0303-7495
secretariat@ifea.org.pe
Institut Français d'Études Andines
Organismo Internacional

Salamand, Catherine

A propos des indiens Makú -compte-rendu de mission dans le Vaupés colombien (1994-1996)-

Bulletin de l'Institut français d'études andines, vol. 27, núm. 1, 1998

Institut Français d'Études Andines

Lima, Organismo Internacional

Available in: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=12627106>

- ▶ How to cite
- ▶ Complete issue
- ▶ More information about this article
- ▶ Journal's homepage in redalyc.org

**À PROPOS DES INDIENS MAKÚ
— COMPTE-RENDU DE MISSION DANS LE VAUPÉS
COLOMBIEN (1994-1996) —**

*Catherine SALAMAND**

Résumé

Après deux années d'enquête ethnographique parmi les Indiens *Makú* du Vaupés colombien, et dans le but de mettre fin aux nombreuses confusions dont ceux-ci sont l'objet depuis le boom médiatique déclenché par l'apparition, en 1988, de leurs voisins *Nukak* du Guaviare, il s'avérait nécessaire d'actualiser quelques données élémentaires concernant ces peuples encore méconnus des basses-terres d'Amérique du Sud.

Mots-clés : *Nord-Ouest amazonien, Vaupés, indiens Makú, Nukak, ethnographie.*

**A PROPÓSITO DE LOS INDIOS MAKÚ —INFORME DE INVESTIGACIÓN EN EL
VAUPÉS COLOMBIANO (1994-1996) —**

Resumen

Después de dos años de investigación etnográfica entre los Indios *Makú* del Vaupés colombiano, y con el propósito de acabar con las numerosas confusiones de las cuales éstos son objeto desde el boom de los medios ocasionado por la aparición, en 1988, de sus vecinos *Nukak* del Guaviare, se hacía necesario actualizar la información que se tiene sobre estos pueblos aún desconocidos de las tierras bajas de la América del Sur.

Palabras claves: *Noroeste amazónico, Vaupés, indígenas Makú, Nukak, etnografía.*

**ABOUT MAKU INDIANS —FIELDWORK REPORT IN THE COLOMBIAN
VAUPES (1994-1996) —**

Abstract

This article summarizes two years of ethnographic fieldwork among *Makú* Indians of the Colombian Vaupés, in order to put end to the confusion that resulted from the media boom

* A.A. 57735, Santafé de Bogotá, Colombie.

triggered by the appearance of *Nukak* in Guaviare in 1998. This situation justifies making available data on yet unknown peoples in the South American lowlands.

Key words: Northwest Amazon, Vaupés, Makú Indians, Nukak, Ethnography.

C'est en lisant assidûment la riche monographie de Peter Silverwood-Cope dans un poussiéreux réduit de la bibliothèque de la Sorbonne réservé à la consultation de microfilms en décembre 1991, que devait se confirmer notre intérêt pour les Indiens *Makú* du Nord-Ouest amazonien. L'imagination et l'enthousiasme de l'étudiante d'alors en "Anthropologie sociale et Ethnologie" nous amèneraient finalement, quelques cinq ans plus tard, à redécouvrir ces populations — non plus à partir de la littérature ethnographique consacrée — mais à travers une "rencontre avec des hommes remarquables".

"La selva no tiene nada misterioso, como suele creerse. Ese es su peligro más grande. Es, ni más ni menos, esto que usted ha visto." (Alvaro Mutis, *La Nieve del Almirante*, 1986).

Les Indiens *Makú* du Nord-Ouest amazonien ont, de longue date, attiré l'attention des observateurs et aventuriers de toutes sortes qui, dès les débuts de la Conquête des Amériques, ont parcouru à des titres divers cette immensité verte propice au lyrisme et que l'imaginaire occidental n'a pas tardé à désigner comme terre des Amazones... Les plus grandes confusions et incroyables élucubrations auxquelles ces lieux étranges ont donné vie à une époque où la connaissance du monde faisait ses premiers pas semblent cependant ne pas avoir totalement disparu à l'aube du vingt-et-unième siècle. S'il est certain que la colonisation de l'Amazonie a profondément transformé les paysages et les hommes, il n'en est pas moins vrai que la magie de cet univers végétal reste intacte et continue d'exercer sur l'esprit de ceux qui n'y sont pas nés une fascination parfois non exempte de distorsions.

Les Indiens *Makú*, dont seuls les milieux spécialisés avaient jusqu'alors quelques notions, ont fait depuis peu leur apparition sur la scène médiatique, plus particulièrement en Colombie où, en 1988, un petit groupe d'indigènes apparemment inconnus, entre en contact avec des colons du Guaviare, stupéfaits de découvrir des êtres nus et curieux comme des enfants (Wirpsa & Mondragón, 1988)... La presse fera le reste, et le grand public colombien et international associera désormais le terme *makú* aux "derniers nomades" de la grande forêt. Les "avatars du nom", dont nous faisions déjà mention dans notre révision bibliographique de 1992 (Salamand-Kuan, 1992), et dont nous avons souligné qu'il était un important facteur de confusion dans les nombreux récits évoquant ces populations parmi les plus primitives, sont à nouveau d'actualité. Les deux dernières années passées pour une large part parmi divers groupes *Makú* à travers tout le département du Vaupés, ne pouvaient que nous inviter à partager les fruits d'une expérience en tous points enrichissante.

On n'a que trop parlé des *Nukak-Makú* pour qu'il soit nécessaire de reprendre ici les clichés qui ont fait le tour du monde ; on retiendra seulement que ces "chasseurs-cueilleurs" nomades occupent actuellement le territoire qui correspond au département du Guaviare, en Colombie, et se déplacent jusqu'aux limites du Vaupés voisin (rio Papunagua), où d'autres "Makú" — à la fois semblables et différents — perpétuent eux aussi, mais dans un oubli presque total, et malgré les agressions sans cesse grandissantes du monde non indigène, un mode de vie qui, bien que moins exotique en apparence, reste profondément traditionnel.

Le Vaupés a constitué dans les années soixante une terre d'élection pour les ethnologues, plus souvent européens ou nord-américains que colombiens. Nombreux sont ceux qui ont trouvé, en cette terre pluriethnique où le multilinguisme est la règle, matière à dissertation. Si la plupart des études effectuées se sont attachées à analyser les différentes facettes de la riche culture des groupes *Tukano orientaux* majoritaires dans la région, l'évocation des *Makú* dans ces divers travaux apparaît cependant comme une constante, jusqu'en 1972, date à laquelle Peter Silverwood-Cope rend compte de la première et à ce jour unique étude ethnographique concernant les *Makú* de Colombie, "peuple chasseur du Nord-Ouest amazonien" (1). En 1979, Howard Reid réalise à son tour une monographie sur des groupes brésiliens, suivi en 1992 par Jorge Pozzobon et Reinato Athias en 1995. Outre quelques articles plus anciens qui traitent de certains aspects particuliers — relations interethniques par exemple — ou reprennent la polémique toujours actuelle de l'existence ou non de peuples sans agriculture, l'information concernant les *Makú*, plus particulièrement ceux de Colombie, reste relativement pauvre et ancienne.

Dès son arrivée à Mitú, capitale du Vaupés, l'apprenti ethnographe peut rapidement corroborer cette impression de flou qui semble décidément poursuivre cette population jusque dans ses terres ; l'idée que l'on s'en fait coïncide peu ou prou avec le discours évangélisateur et missionnaire des différentes Églises présentes dans la région — catholique et évangéliste — ; autant dire que l'objectivité n'est pas leur qualité première. Ce n'est qu'au fil des voyages "en forêt" parmi les "marcheurs" du Vaupés (c'est ainsi que les désignent les groupes *Tukano* dans leur langue), dans un environnement aquatique où la plupart des déplacements signifient décrire les nombreux méandres des fleuves petits et grands qui dessinent, outre la géographie physique des lieux, la configuration des relations sociales entre les quelque 25 ethnies qui occupent leurs rives, que peu à peu, les *Makú*, ces êtres différents, ces autres, acquièrent leur véritable visage, jusqu'à devenir familiers.

Les neuf communautés — c'est le terme employé dans tout le Vaupés pour désigner le lieu occupé par une population donnée — recensées en territoire colombien, et qui représentent une population d'environ 550 personnes, offrent chacune une situation particulière et en constante évolution en raison de divers facteurs tels que l'environnement naturel, le degré de contact et/ou d'acculturation, l'occupation ancienne

(1) Titre sous lequel l'Université de Brasilia a publié une version remaniée de la thèse de Silverwood-Cope : SILVERWOOD-COPE, Peter, *Os Makú, povo caçador do Noroeste da Amazônia*, Universidade de Brasilia, 1990.

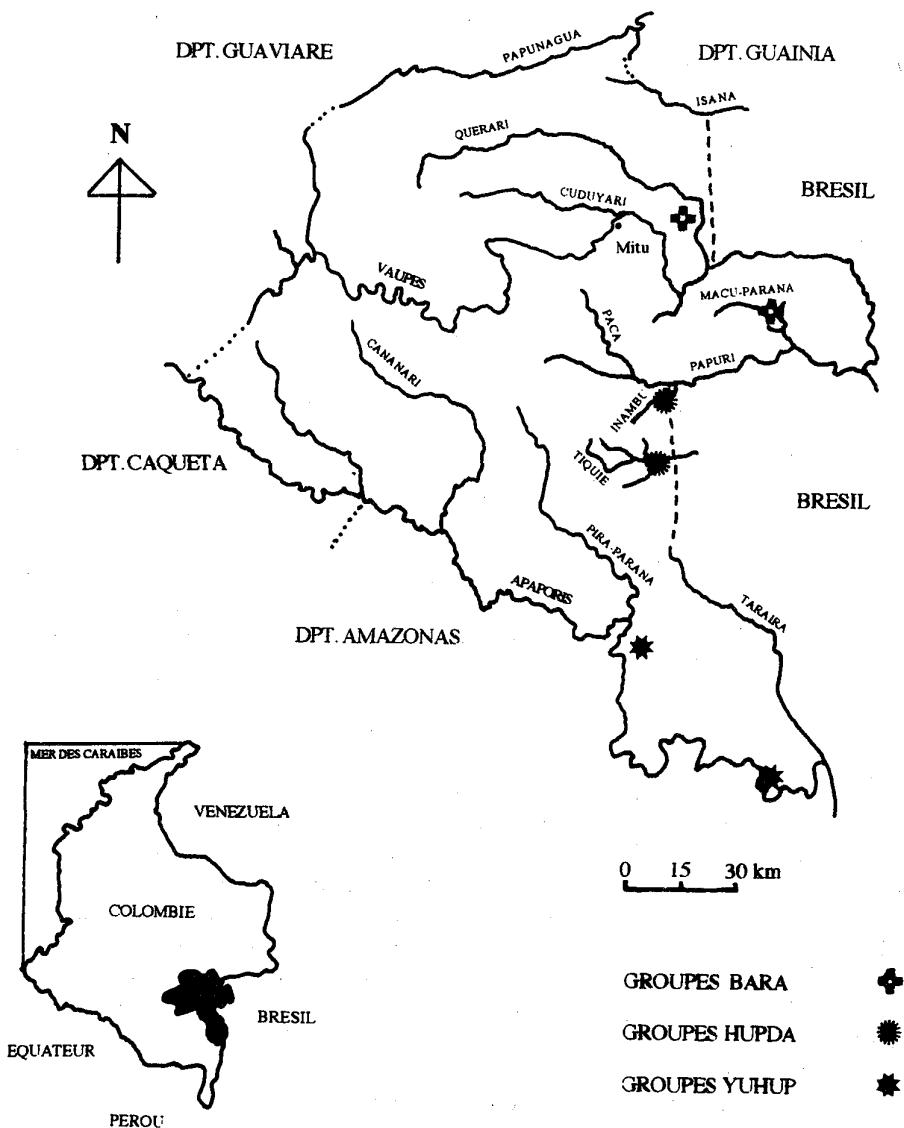


Fig. 1 - Localisation des populations Makú, département du Vaupés (Colombie).

ou récente d'un territoire donné, la présence ou non d'individus appartenant à d'autres groupes ethniques et la plus ou moins grande assimilation de ceux-ci, entre autres.

Malgré ces différences parfois importantes, parmi lesquelles la pratique de trois langues distinctes appartenant à la famille Macú-Puinave — le *bara*, qui présente certaines similitudes avec la langue des *Nukak* du Guaviare (Cabrera *et al.*, 1994) ; le

hupdâ et le *yuhup*, mutuellement intelligibles (Reid, 1979) —, il est toute une série d'éléments communs qui ne laissent aucun doute quant à une filiation culturelle identique : l'occupation traditionnelle des interfluves, la nature des relations interethniques toujours présentes (ce qui ne semblerait pas avoir été le cas pour les *Nukak* du Guaviare, mais cela sort du cadre de notre propos), et le statut particulier qui est étroitement lié à celles-ci, la culture matérielle unique — et notamment, la fabrication de paniers caractéristiques qui constituent l'exclusivité de ces populations —, une économie similaire, bien qu'en voie de transformation à certains endroits, enfin, une constitution physique résolument adaptée aux longues marches *en el monte* et à une mobilité constante, s'il est vrai que l'on ne peut guère aujourd'hui parler de nomadisme (encore faudrait-il définir avec soin ce que l'on entend par un concept aussi vague).

Le tempérament réservé et calme des *Makú* contraste lui aussi fortement avec l'attitude plus ouverte des *Tukano orientaux* en général, et on choisira plus volontiers les premiers que les seconds si l'on est davantage sensible à l'expressivité des silences et des regards plutôt qu'aux longs discours.

Les lignes qui suivent n'ont d'autre prétention que de rendre plus familiers les différents groupes qui peuplent actuellement le département du Vaupés, en Colombie. Un an après avoir été rédigées, l'expérience prouve qu'elles conservent toute leur validité.

LA GENTE DE CANASTO

La plupart des toponymes, noms de faune et de flore, dans le Vaupés proviennent de la “*lengua geral*”. *Wacará* — caño de l'interfluve du Querarí et du Vaupés —, n'échappe pas à la règle. C'est aussi l'une des plus grandes communautés *Bara-Makú* du département (64 personnes en mars 1995). La population s'autodénomme plus volontiers *Cacua* — du nom de la langue pratiquée —, usage généralisé par trente années de présence de l'Institut Linguistique d'Été (*Summer Institute of Linguistics*), organisation nord-américaine évangéliste qui s'est attachée dans toute la région à traduire la Bible dans une multitude de langues indiennes, entre autres activités. Une école (SIL), une *tienda* qui, en d'autres temps, a servi à alimenter les nouveaux besoins de la population en articles du monde blanc tels que savon, matériel de pêche..., une construction soigneusement fermée et quelques cages qui auraient abrité des singes selon certains témoignages (!), sont les seuls vestiges apparents de la longue convivialité imposée par les “*gringos*”, entre deux voyages à Lomalinda, fief de l'ILV aujourd'hui appelé à devenir un centre touristique de la ville de Puerto Lleras, dans le département du Meta, et que la plupart des *Makú* de Wacará ont eu l'occasion de connaître pour y avoir effectué toutes sortes de stages (alphabétisation, formation para-médicale, etc.). Quelques hommes ont appris à jouer de la guitare, et il n'est pas rare que l'accueil s'effectue par des cantiques en “*langue cacua*”. Le mythe du Bon Sauvage, ici, semble s'être fait réalité.

Mitú est tout proche — à quelques minutes de vol pour les “linguistes” de l'ILV qui bénéficient d'une piste d'atterrissement à usage exclusif — ; l'autre voie d'accès est, elle aussi, relativement aisée bien que moins rapide : descente du Vaupés jusqu'à Tatú et ses redoutables rapides, ou, mieux encore, jusqu'à Trubón où, depuis peu, une *trocha*

— véritable autoroute ouverte en pleine forêt — facilite la marche et réduit considérablement les distances (2h 30 à rythme de *paisano*). Si l'on dispose d'un bateau à moteur, une journée de voyage suffit pour réaliser le trajet. Les Indiens qui, eux, ne bénéficient souvent que d'une embarcation à rames (connue sous le nom de *potrillo* dans la région), tardent un jour de plus. Cette proximité du monde blanc qui, tôt ou tard, attire l'autre, a entraîné l'augmentation de la population en provenance d'autres sites éloignés du Vaupés, transformant à son tour la physionomie des communautés d'origine ; il est remarquable que le phénomène, sans doute amorcé depuis plusieurs années déjà, ait été sensible en l'espace de quelques mois, entre août 1994 et mars 1995.

Wacará est ce que l'on pourrait appeler une communauté makú atypique : le contact prolongé et déjà ancien avec le monde non indigène, ainsi que les mouvements incessants de population qui la caractérisent, offrent le visage d'une société en permanente transformation, et constitue à cet égard un lieu digne d'intérêt, contrairement à ce que l'on pourrait croire. En dépit de ce degré d'acculturation non négligeable, Wacará illustre assez bien les hypothèses déjà avancées par Irving Goldman en 1963 à propos de l'origine ethnique de ces populations. Si la communauté tout entière se revendique en effet comme *Cacua* (ou *Bara*), l'étude précise des structures de parenté révèle que nombreux sont les individus — la plupart du temps masculins — qui se reconnaissent comme *Cubeo* (le rio Querarí et cette partie du Vaupés sont traditionnellement occupés par cette ethnie parmi les plus importantes du département), par filiation patrilinéaire, et conservent, encore aujourd'hui, le distinguo. C'est cependant l'identité maternelle qui, culturellement, l'emporte. Toujours est-il que la "résistance culturelle" de cette population reste assez surprenante, et en dit long sur le statut ontologique des *Bara-Makú*.

À 45 minutes de marche du caño Wacará — *selva adentro* — sont installées deux familles (19 personnes en mars 1995) qui se considèrent de la même communauté, bien que la plupart des individus soient *Cubeo* (les épouses sont, elles, *Bara-Makú*) et revendiquent une origine distincte. La présence de chiens de chasse particulièrement féroces, bien alimentés et traités avec déférence (ceux-ci sont maintenus attachés sur des bancs qui constituent l'unique ameublement des lieux d'habitation), contraste fortement avec les spécimens généralement rencontrés chez les *Makú*, et indiquent de toute évidence à la fois une théorie et une praxis de la chasse bien différentes. La *maloca* — grande maison traditionnelle et centre rituel des groupes *Tukano* de la région — qui abrite une des familles constitue, elle aussi, un "intrus" culturel que seule une origine ethnique différente est capable d'expliquer. Cet endroit est connu comme **Caño Perezoso**, du nom du petit filet d'eau situé à proximité.

Enfin, dans la même aire d'influence, mais à 4 heures de marche de Wacará, et à seulement 30 minutes du fleuve Querarí qui en constitue la voie d'accès la plus rapide, une autre communauté, beaucoup plus réduite celle-ci, s'est installée aux abords du **Caño Pajarito**. Le plus grand isolement de ce groupe ainsi que sa taille réduite lui permettent de conserver une structure sociale beaucoup plus traditionnelle qu'à Wacará ; les 19 personnes recensées en mars 1995 constituent une seule famille agnatique d'un point de vue clanique.

Ces trois groupes locaux entretiennent entre eux de fréquentes relations qui parfois permettent la réalisation d'unions matrimoniales. Certaines familles de Pajarito

vont même jusqu'à établir leurs *chagras* dans les environs de Wacará, et se déplacent constamment d'un site à l'autre. À mi-chemin entre les deux grands fleuves qui dessinent l'espace géographique occupé par les *Bara-Makú*, un campement de chasse et des pièges à rongeurs prêts à fonctionner montrent que les sorties en forêt conservent toute leur importance pour ces nouveaux sédentaires. Il est d'ailleurs remarquable que, malgré les nombreuses années de contact avec le monde non indigène, cette partie du territoire makú est de celles qui a le mieux conservé sa culture matérielle ; la fabrication et l'utilisation d'armes traditionnelles telles que la sarbacane, accompagnée de ses dards soigneusement enduits de curare, ne semble pas avoir souffert de la proximité du monde blanc, bien au contraire. Cet état de chose au premier abord assez étonnant — dans d'autres communautés beaucoup plus éloignées de la "civilisation", on refuse presque de chasser si ce n'est à l'aide d'un fusil — s'explique aisément par la présence des missionnaires de l'ILV qui, de l'aveu des habitants eux-mêmes, ont fomenté la fabrication d'artisanat : pour vendre celui-ci aux États-Unis, fournissant aux Indiens une certaine forme de revenu qui, à son tour, leur permettait de se procurer les biens manufacturés dont ils avaient besoin et que l'ILV lui-même se chargeait de mettre en vente dans la *tienda* communautaire ; et stratégiquement parlant, sous prétexte de respect de la culture matérielle traditionnelle, il a sans doute été plus facile de s'immiscer dans la spiritualité et la cosmovision indigènes. Les *Bara* de l'interfluve Querarí-Vaupés semblent bien mériter le nom de *Gente de Canasto* par lequel on les désigne dans la région.

LES FILS D'IDN KAMNI

"Idn Kamni les dio la lengua que hablan ahora. Fue como una especie de castigo. Idn Kamni les ofreció los instrumentos de baile, pero los hombres preferían ir de cacería con la cerbatana y las mujeres fabricar canastos. Por eso les cambió la lengua que hablaban."

Dans la région du Caño Macú-Paraná, affluent du Papurí, le mythe d'origine qui rend compte de la distinction *Makú/Tukano* est toujours d'actualité. À **Pueblo Nuevo** — "Mu'tore" —, résident depuis longtemps déjà d'autres *Bara-Makú* (51 personnes en décembre 1995), qui bénéficient encore aujourd'hui d'un environnement préservé des agressions du monde extérieur : pas de présence missionnaire, pas de piste d'atterrissement, pas de poste de santé, pas de radiophonie. Le Capitaine, Raúl Lima, se souvient du "linguiste" qui, il y a de nombreuses années déjà, est venu d'Angleterre pour partager leurs savoirs ; il s'appelait Peter... (Silverwood-Cope, 1972).

Environ dix jours de marche séparent Mu'tore de Mitú ; malgré les distances, la population est en étroit contact avec les communautés de l'interfluve Querarí-Vaupés, avec lesquelles se réalisent des intermariages. Les relations interethniques traditionnelles avec les *Desano* voisins de Wainambí — site d'origine de ces derniers à deux heures de marche de Mu'tore — qui conservent toute leur vitalité, et la présence d'un chamane (appelé *payé* dans le Vaupés) dont les pouvoirs sont appréciés et respectés jusque sur les rives du Papurí font de cette enclave un des derniers bastions de la culture *Bara-Makú*. C'est par ailleurs la seule communauté de tout le Vaupés colombien, où se réalisent des mariages entre individus de langue — mais non de culture — différente. C'est ainsi que

de nombreux *Bara-Makú* prennent femme *Hupdâ-Makú* dans la communauté de **Piracuara** sur le Papuri, forte d'environ 80 personnes (décembre 1995), installées dans un "quartier makú", la Florida, sur un territoire partagé avec différents groupes *Tukano orientaux*. Les visites et échanges entre les deux communautés sont fréquents, malgré les deux à trois jours de marche qui séparent Pueblo Nuevo de Piracuara ; c'est en été surtout, lorsque les petits cours d'eau affluents du Macú-Paraná sont à leur plus bas niveau, que l'on se retrouve pour pratiquer la pêche à la nivrière et réaliser de fructueuses parties de chasse. Un peu de chicha et quelques pas de danse au son des *carrizos* (flûtes de pan) viendront clore l'événement.

D'autres *Bara*, enfin, issus pour la plupart de Pueblo Nuevo, se sont installés aux abords de la "carretera" qui conduit à Monfort, à une heure de moto (!) de Mitú. La proximité du monde blanc et tukano en voie d'acculturation conduit cette partie de la population à nier ses origines — honteuses dans le contexte régional — et à s'assimiler peu à peu aux *Cubeo* ou *Desano* qui occupent cette frontière matérielle mais aussi idéelle du *resguardo*, territoire indigène légalement reconnu (une frange d'un kilomètre de distance de part et d'autre de cette piste carrossable autorise l'installation de colons qui y ont établi plusieurs *fincas* essentiellement consacrées à l'élevage de bovins).

EN ROUTE VERS LA "CIVILISATION"...

C'est en suivant le fleuve Tiquié, réputé pour sa pauvreté ichtyologique, toujours dans les interfluves, que l'on rencontre les communautés *Hupdâ-Makú* qui se répartissent de part et d'autre de la frontière nationale, et sont actuellement plus nombreuses sur le territoire brésilien duquel elles seraient originaires. **Caño Azul** rebaptisée il y a peu Santa Catalina — on devinera aisément par qui —, réunissait 61 personnes en septembre 1994, dont une famille de *Bará* (*Tukano*), en l'occurrence celle d'un catéchiste envoyé cinq ans auparavant par le père catholique de Trinidad del Tiquié pour "alphabétiser et organiser la population".

Lors d'une première visite, en octobre 1994, et sous l'impulsion du catéchiste, une grande partie des journées était consacrée à l'ouverture de *chagras* tout autour de la communauté et à la culture du manioc ; les maisons avaient déjà perdu de leurs caractéristiques traditionnelles (murs, foyer installé dans une pièce indépendante). Caño Azul semble avoir finalement intégré le nouveau modèle culturel proposé, non sans mal d'après le témoignage des missionnaires de la région et selon le propre récit des *Hupdâ*. Les échanges avec les ethnies voisines, et plus particulièrement avec les *Tuyúka* qui dominent dans la région du Tiquié, conservent cependant toute leur vigueur, et Caño Azul est sans doute l'endroit rêvé pour mettre en évidence les mécanismes de la hiérarchie traditionnelle entre les uns et les autres. Le terme "makú" y est employé plus librement qu'ailleurs, et n'a pas ce caractère tabou qui rend souvent délicate son utilisation.

MAN THE HUNTER...

Si l'on est courageux et en bonne forme physique, il est possible de rejoindre une autre communauté *Hupdâ*, parmi les plus intactes du département, après six heures

d'une marche harassante — mais ô combien fascinante — à travers le "centre de la forêt". Le sentier qui conduit à **San Joaquín** n'est pourtant que rarement emprunté par les habitants des deux communautés, respectivement situées dans deux bassins hydrographiques distincts, et les relations interethniques ne sont pas aussi étroites que la relative proximité le laisserait penser. Si Caño Azul appartient à la zone du Tiquié, tant en Colombie qu'au Brésil, terre *Tuyúka* par excellence, San Joaquín reçoit l'influence des communautés *Tukano* du Paca, du Papuri, et *Tuyúka* du Caño Inambú à une heure duquel 41 personnes (février 1996) sont installées depuis une dizaine d'années, sur l'injonction de missionnaires qui n'avaient sans doute que de bonnes intentions.

Outre l'extrême gentillesse de la population, San Joaquín se distingue de tous les autres groupes *Makú* du département par la conservation de techniques de chasse qui, pour primitives qu'elles puissent paraître, n'en sont pas moins efficaces. La traditionnelle sarbacane n'est guère plus utilisée que par les enfants dans leurs jeux d'adresse, l'arc et la flèche sont réservés aux activités de pêche à la nivrière ; pas de fusil disponible dans la communauté ; la chasse s'y exerce d'une façon bien particulière, à l'aide de chiens d'apparence malingre et faméliques mais dont la résistance et l'adresse révèlent une pratique cynégétique longuement éprouvée. Les hommes partent en général au petit matin, par groupe de trois ou quatre le plus souvent ; mais il n'est pas rare qu'un bon chasseur sorte seul en forêt, accompagné de quelques chiens et d'un machete. En chemin, un morceau de bois d'une consistance respectable sera coupé : c'est l'arme qui servira à assommer puis tuer le gibier que les chiens auront localisé puis amené à se réfugier dans un trou (s'il s'agit de rongeurs), ou acculé dans un des innombrables petits cours d'eau qui trouent ci et là l'épaisseur végétale. Malgré le caractère rudimentaire de la technique employée, et la diminution chaque jour plus sensible de la faune amazonienne, il est rare que les chasseurs rentrent bredouilles. Les singes eux-mêmes font parfois les frais de ce mode de capture primitif mais efficace.

La population de San Joaquín constitue également un bon exemple de relations hiérarchiques avec les *Tuyúka* installés tout au long du Caño Inambú et surtout avec les *Tukano* d'Acaricuara — à une journée de voyage par le fleuve — qui depuis toujours, ont droit de regard sur les faits et gestes des *Hupdâ* du Caño Ivacaba. Les tentatives répétées d'évangélisation et de "civilisation" — bien que sans grands résultats — à l'égard de ce petit groupe, parmi les plus marginaux de la région du Vaupés, s'effectuent grâce à l'extrême collaboration de jeunes indigènes *Tukano* plus ou moins convertis à la religion catholique et chargés d'inculquer patiemment aux derniers irréductibles de la sauvagerie un mode de vie digne d'"êtres pensants" : culture du manioc, fermeture des maisons traditionnellement ouvertes aux quatre vents, défrichage minutieux des alentours de la communauté, fabrication "planifiée" d'artisanat (en l'occurrence, des fameux paniers utilisés par toutes les ethnies pour transporter le manioc).

Quelques adolescents poursuivent une scolarité d'enseignement primaire dans les deux internats les plus proches, Los Angeles et Belén de Inambú (communautés *Tuyúka*), et ne retournent à San Joaquín qu'en période de vacances. Outre les nombreux changements que ne manquent pas d'entraîner cette modalité éducative hors communauté d'origine, il en est un qui affecte particulièrement depuis quelques années la structure familiale traditionnelle *Hupdâ* : les adolescentes qui étudient chez les *Tuyúka* voisins reviennent généralement

enceintes de ces derniers — promoteur de santé, professeur! —, lesquels assument rarement une paternité “hors norme” ; les groupes *Tukano* du Vaupés se marient en effet, encore aujourd’hui même s’il arrive que la règle ne soit pas respectée, avec d’autres *Tukano* parlant une langue différente (exogamie linguistique), et chaque ethnie entretient à cet égard des relations privilégiées avec un, deux, voire trois groupes particuliers ; les jeunes filles qui se voient contraintes d’interrompre leurs études retournent à la communauté où elles doivent alors assumer leur nouveau statut de “mères célibataires”, tâche ardue dans la grande forêt où la subsistance dépend pour une large part de la division sociale du travail et de la complémentarité entre les activités des hommes et des femmes. Le déséquilibre ainsi provoqué est bien sûr compensé par la solidarité familiale — en l’occurrence des frères non mariés — ; ces derniers ont alors de fortes chances de rester célibataires, l’un d’entre eux tout au moins, pour continuer à subvenir aux besoins du foyer qui requiert la présence des deux sexes pour exister en tant que tel.

En février 1996, les *Hupdâ* de San Joaquín envisageaient de déplacer les maisons à quelques minutes de là, en direction du Caño Inambú, sur une hauteur offrant de meilleures terres. Les motivations de ce déménagement émanaient en grande partie des *Tukano* d’Acaricuara conseillés par le prêtre du même lieu... Il ne reste qu’à espérer que ce petit bouleversement ne transforme pas outre mesure l’authenticité de cette attachante population.

DE LA FORÊT DENSE AUX RIVES DU GRAND FLEUVE

Il faut aller jusqu’aux limites du département voisin d’Amazonas, beaucoup plus au sud, sur l’imposant fleuve Apaporis dont les rives lointaines recouvertes d’une végétation particulièrement dense semblent impénétrables et abandonner — non sans regret — la physionomie familiale et accueillante des paysages du Bassin du Vaupés, pour rencontrer les quelques survivants du troisième groupe linguistique makú présent en territoire colombien.

Les *Yuhup* du Bassin de l’Apaporis ont vécu de profonds changements depuis les dix dernières années, qui se sont traduits par une diminution sensible de la population. Les deux groupes mentionnés ici sont originaires du Caño Ujcá (département du Vaupés), qu’ils ont abandonné suite à diverses pressions et notamment à une épidémie de paludisme qui aurait littéralement décimé la population. Environ 350 personnes occupaient les sources du Caño Ujcá en 1983 ; en novembre 1994, 63 individus seulement étaient recensés ; il est vrai cependant qu’un groupe qui s’était installé à Taraira se trouve actuellement du côté brésilien.

L’installation des *Yuhup* à proximité du fleuve Apaporis — sur le Caño Jotabeyá pour les uns, et sur les berges du grand fleuve pour les autres — s’est donc réalisée à l’issue de circonstances particulièrement dramatiques encore dans les mémoires, et a profondément bouleversé, outre le mode de subsistance traditionnel, l’état des relations interethniques dans une région dominée par les *Makuna* et les *Tanimuka*.

Diverses caractéristiques font de cette enclave amazonienne un terrain particulièrement complexe : difficile d’accès — plusieurs jours de voyage sur le fleuve séparent les différents lieux habités, qui se réduisent par ailleurs le plus souvent à la

présence d'une *maloca*, habitat collectif traditionnel —, peuplé des ethnies les plus diverses dont un bon nombre ont émigré récemment du Vaupés, lieu de passage de colons nationaux mais aussi brésiliens en raison de la proximité des mines d'or du massif de Taraira et de zones de culture illicite de la coca, la nature y est aussi plus hostile — on y rencontre toutes sortes d'animaux à venin et le tableau général correspond en tous points à cet "enfer vert" si souvent évoqué dans certains reportages télévisés au parfum d'aventure... —.

Ce contact permanent et brutal des *Yuhup* avec un monde en perpétuel mouvement rend plus ardues les relations entre les uns et les autres, sans compter les rivalités politiques des institutions qui agissent à divers titres au sein des communautés. Les récentes études de Franky & Mahecha présentées lors du dernier Congrès d'Anthropologie en Colombie (décembre 1997) mettent en évidence de profonds changements culturels dus en grande partie à l'intensification des relations avec les autres indigènes d'une part, et à une plus grande participation à la vie régionale, reflet du monde occidental, de l'autre. Le site majestueux de **La Libertad**, ainsi nommé car point de chute des prisonniers qui parvenaient à s'échapper du bagne d'Araracuara, matérialisé par un imposant rapide dont les roches sont parsemées de pétroglyphes et qui constitue un site sacré dans la mythologie régionale, réunit près d'une dizaine d'ethnies dont certaines totalement étrangères les unes aux autres, appelées à créer de nouvelles formes de convivialité auxquelles elles n'étaient pas traditionnellement préparées.

41 *Yuhup-Makú* y ont également élu domicile, si l'on peut employer ce terme concernant l'endroit — le plus hostile et désagréable de tout le site — qui leur fut alors gracieusement concédé par les maîtres des lieux. Leur contact récent avec le monde non indigène est notamment sensible dans leur état de santé précaire (de nombreux cas de tuberculose affectaient la communauté lors de notre visite) ; la sédentarisation dans un nouvel environnement ne va pas non plus sans causer de plus ou moins graves problèmes d'adaptation. Une anecdote, qui a bien failli nous coûter la vie, est à ce titre des plus significatives : les *Makú* sont réputés pour leur aisance à travers la forêt, et leur familiarité avec les cours d'eau se limite aux petits caños à proximité desquels ils établissent généralement leurs campements. Le site de La Libertad est quant à lui bien différent, et signifie désormais pour ces nouveaux riverains une plus grande utilisation du fleuve. Les *Yuhup*, qui disposaient d'un petit moteur depuis seulement quatre mois lors de notre visite, proposèrent de rejoindre la petite ville de La Pedrera sur le rio Caquetá pour y effectuer diverses démarches auprès du bureau des "Affaires Indigènes". Ce qui s'annonçait comme une intéressante reconnaissance du fleuve se transforma rapidement en un véritable calvaire. L'Apaporis, parsemé de rapides de mauvaise réputation, et rendu particulièrement dangereux par les eaux qui avaient considérablement baissé, surprit autant que nous nos apprentis nautonniers qui, plongés dans une extrême perplexité à l'abord de chacune des *cachiveras*, prenaient soin de nous consulter sur la "route" à suivre ! Notre équipage de fortune, à n'en pas douter, réalisait lui aussi pour la première fois ce charmant voyage. On ne passe pas impunément du statut de coureur des bois à celui de navigateur !

La population qui est descendue progressivement quant à elle des sources du **Caño Jotabeyá** pour s'installer aux abords du rapide du même nom, à 45 minutes (à

moteur) de l'Apaporis, et à quelques heures seulement de l'embouchure du Pirá-Paraná, offre à son tour un visage bien différent. Les *Yuhup* de La Libertad partagent d'une certaine façon un même territoire avec de nombreuses autres ethnies, mais n'en constituent pas moins un groupe à part qui conserve, avec toutes les restrictions déjà mentionnées, ses caractéristiques propres et se reproduit encore actuellement, dans toutes les acceptations du terme, indépendamment des autres. À Jotabeyá au contraire, la convivialité a bouleversé les normes mêmes de la parenté — et l'on pourrait dire, de l'identité, s'agissant des Indiens *Makú* dont le statut "inférieur" (pour faire bref) a toujours constitué un élément discriminant difficilement surmontable par les ethnies qui les entourent —.

47 personnes étaient recensées en novembre 1994, parmi lesquelles 22 *Yuhup*, 17 *Makuna*, 7 *Letuama*, et 1 *Tanimuca*. De l'aveu même des *Yuhup*, ceux-ci qui entretenaient traditionnellement des relations d'échange avec les *Makuna* originaires du lieu, s'installèrent finalement à Jotabeyá, faute de parents épousables de leur propre groupe, et qu'ils allaient pourtant chercher jusqu'à Taraira ou Pari Cachivera (Brésil). Les alliances matrimoniales qui se réalisent aujourd'hui sans préjuger de l'appartenance ethnique des individus sont de deux types : le premier, qui unit un homme *Makuna* à une femme *Makú*, n'est pas inédit et se rencontre au moins une fois dans toutes les communautés visitées ; la filiation patrilinéaire entraîne alors une progressive assimilation au groupe du père, même si les indigènes précisent toujours l'origine de la mère à deux, voire trois générations ; le second, au contraire, constitue un phénomène tout à fait nouveau et exclusif dans le cadre de "l'exercice de la parenté" *makú* : un homme *Yuhup* marié à une femme *Makuna*, qui plus est, appartenant à un clan d'aînés.

Même si ces mariages sont encore loin d'être la règle, ils n'en constituent pas moins les prémisses d'une transformation sans précédent qui, analysée sur une certaine durée, fournirait sans doute d'intéressantes réponses aux nombreuses questions qui restent posées en ce qui concerne les Indiens les plus controversés du Nord-Ouest Amazonien.

Souhaitons que ces quelques lignes dédiées aux *Bara*, *Hupdâ* et *Yuhup* du Bassin du Vaupés, contribuent à rendre à ces autres *Makú*, ignorés de tous, la place qu'ils ont depuis toujours occupée au sein de la grande forêt, et que Tomás, Margarita, Sofía et les autres nous ont donné la joie de partager.

Références citées

- ATHIAS, Renato, 1995 - *Hupde-Makú et Tukano. Relations inégales entre deux sociétés du Vaupés Amazonien* (Brésil). Thèse de Doctorat, Université de Paris X, 386p.
- CABRERA B., Gabriel, FRANKY, Carlos & MAHECHA R., Dany, 1994 - *Aportes a la etnografía de los Nukak y su lengua: aspectos sobre fonología segmental*. Tesis de Grado, Universidad Nacional de Colombia, 559p.

- FRANKY C., Carlos & MAHECHA R., Dany, 1997 - Los Yujup del bajo Apaporis: entre la flexibilidad y la clandestinidad. El arte de las relaciones multiculturales. Ponencia presentada al VIII Congreso de Antropología en Colombia. Simposio Territorialidad y fronteras en la Amazonía. Santafé de Bogotá, Diciembre 5-7 (communication personnelle).
- GOLDMAN, Irving, 1963 - *The Cubeo. Indians of the Northwest Amazon* ; Urbana : The University of Illinois Press.
- POZZOBON, Jorge, 1992 - Parenté et Démographie chez les Makú. Thèse de Doctorat, Université de Paris VII.
- REID, Howard, 1979 - Some aspects of movement, growth and change among the Hupdu Makú Indians of Brazil. Ph. D., University of Cambridge, 405p.
- SALAMAND-KUAN, Catherine, 1992 - Représentations de la hiérarchie dans le Nord-Ouest amazonien : le cas des Indiens Makú. Mémoire de DEA, École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 82p.
- SILVERWOOD-COPE, Peter, 1972 - A contribution to the ethnography of the Colombian Makú. Ph.D., Cambridge University, 326p.
- SILVERWOOD-COPE, Peter, 1990 - *Os Makú. Povo caçador do Noroeste da Amazônia*, 205p. ; Brasilia : Editora Universidade de Brasília.
- WIRPSA, Leslie & MONDRAGON, Hector, 1988 - Resettlement of Nukak Indians, Colombia. *Cultural Survival Quarterly*, vol. 12, n° 4 : 36-40.